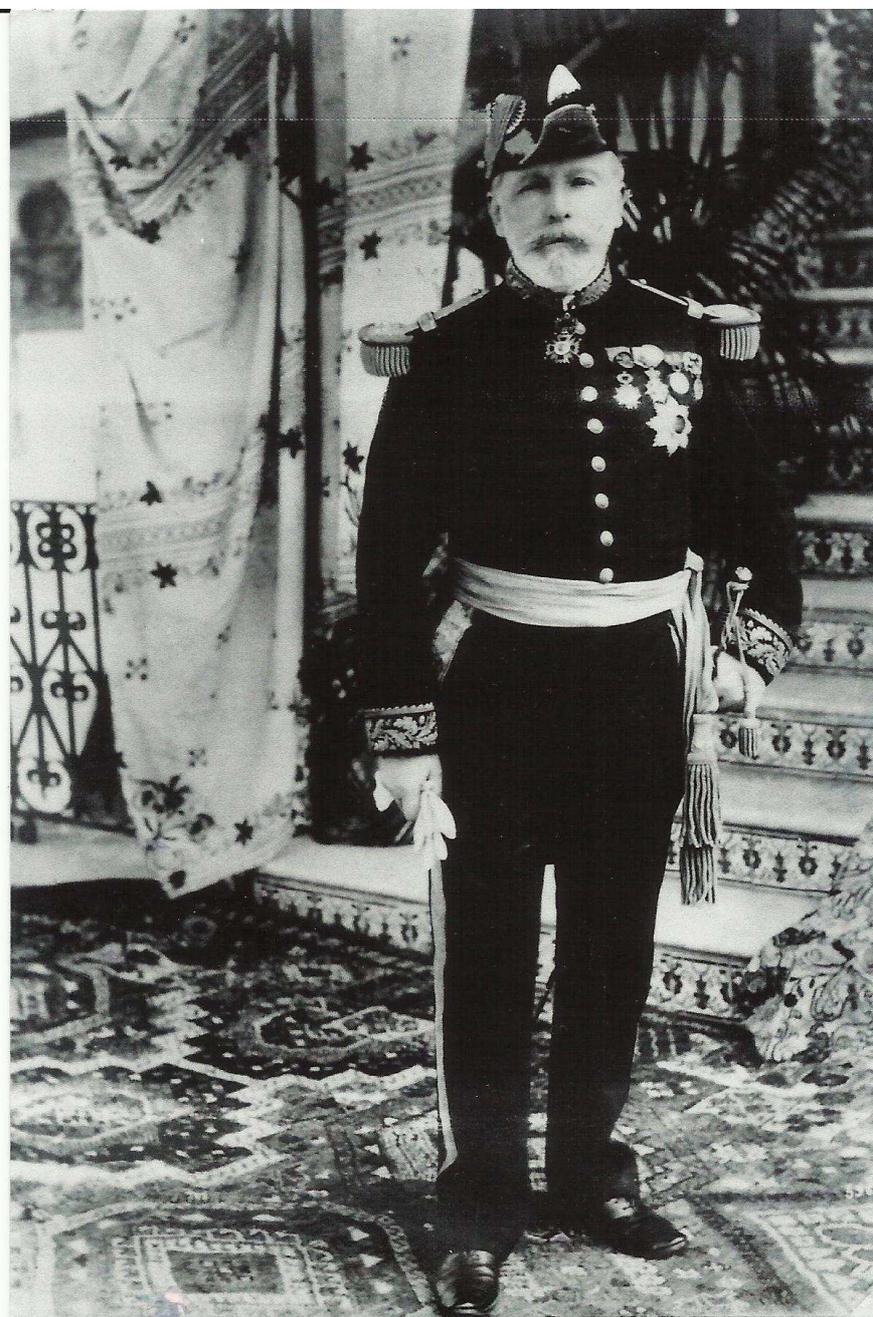


# L'AMIRAL



Mon grand père

Grâce à sa nurse anglaise, mon grand-père a appris l'anglais avant le français, puis, ayant appris le latin et le grec au cours de ses études classiques, il était en mesure de parler français, anglais et latin, et de lire le grec dans le texte. En terminant par un bac ès-sciences, il a pu entrer, en avril 1854, à l'Ecole Navale. Il avait quinze ans.

La guerre de Crimée a débuté peu après, et la Marine, ayant besoin d'équipages, a fait embarquer la promotion précédant celle de mon grand-père, qui n'était restée à Navale que dix-huit mois, au lieu de deux ans. Elle a été surnommée « Les pas cuits ».

Celle de mon grand-père, embarquée trois mois plus tard, c'est-à-dire avec seulement six mois de présence à l'Ecole, a été appelée « Les pas cuits du tout »

Arrivé sur le Navire Ecole, le 24 septembre, entré en service le 4 octobre, il a été nommé aspirant de 2<sup>ème</sup> classe le 18 avril 1855, ayant navigué quatre mois avant l'âge de seize ans. Embarqué trois jours plus tard, sur le vaisseau Tourville, il va prendre part à la guerre de Crimée, tant en Baltique (notamment à Sweaborg), qu'en Crimée même.

Muté, en décembre 1856, sur la frégate Némésis, qui partait pour l'Extrême Orient, sous les ordres de l'Amiral Rigault de Genouilly, promu aspirant de 1<sup>ère</sup> classe le 1<sup>er</sup> mai 1857, il est allé en Cochinchine et en Chine. En mai 1858, sa conduite, à la prise d'un des forts du Peï Ho, lui valut d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur le 28 août 1858, il avait 19 ans.

« M. Pougin de Maisonneuve\* a couru aux forts pour arborer le drapeau, suivi de ses matelots et se précipitait au milieu des fuyards ennemis pour accomplir la noble mission que lui avait donnée le commandant de la Némésis, proposé pour la décoration. »

(Le Contre Amiral Rigault de Genouilly, prise des forts du Peï Ho, 21 mai 1858)

Il paraît qu'après avoir planté son drapeau, il est redescendu plus vite qu'il n'était monté. Et, resté par terre, assommé mais conscient, il a entendu : « Oh, c'est Pougin, on l'aimait bien, dommage qu'il soit mort etc...

Promu enseigne de vaisseau le 1<sup>er</sup> mai 1859 enseigne de vaisseau, il participe, d'abord sur la Némésis, puis sur la canonnière Avalanche, à la prise de Canton, Tourane et Saïgon, et revient en Europe, en juin 1862, à bord de la Durance.

Embarqué à Cherbourg, sur le Faon, dont le commandant le propose pour son inscription au tableau, il sera promu lieutenant de vaisseau le 9 mai 1863 et servira, sur une frégate cuirassée, la Normandie, et le Cuvier, aviso à vapeur.

En juillet 1864, il partira pour le Mexique, sur le Magenta, vaisseau cuirassé, dont le commandant notera successivement, à son sujet :

« Septembre 1864 : Par sa manière de servir et sa capacité, justifiera, j'en ai la conviction, son avancement rapide, il a de l'énergie et du calme dans le commandement.

Août 1865 : Bon officier dont l'expérience se forme et qui sera excellent quand elle sera complète. Education et manières distinguées.

Octobre 1866 : Intelligent et capable. Officier d'avenir.

Août 1867 : Officier intelligent et distingué. Embarqué presque sans interruption depuis son entrée en service. A besoin de quelques mois de repos pour raffermir sa santé. Sera très apte ensuite à exercer un commandement qui serait à la fois un encouragement et une récompense. »

Et le 5 septembre.1867, le Commandant en Chef ajoute : « Jeune mais mûr. Jolies manières, bonne tenue. Il promet beaucoup, mais il faut qu'il soigne sa santé »

\*Le « la » de notre nom, disparu à la Révolution, ne sera rétabli qu'en 1873.



Rentré en France, il va faire une cure à Amélie les Bains, mais sa santé n'étant pas suffisamment rétablie, son congé est prolongé et l'empêche de prendre, comme prévu, le commandement de l'Espadon.

Il reste à terre, Paris, Brest, Toulon ou Cherbourg, jusqu'en avril 1868, puis va à Dakar prendre le commandement de la Pique, qu'il conduira aux Antilles, où le gouverneur de la Guadeloupe écrira :

« Monsieur le lieutenant de vaisseau Pougin de Maisonneuve\* n'a servi que six mois environ sous l'autorité du Gouverneur de la Guadeloupe comme Capitaine de la canonnière la Pique, mais, par sa tenue, sa bonne éducation, sa manière de servir, il me paraît être un

officier distingué sous tous les rapports. Il réunit 15 ans de service effectif, dont 13 ans 6 mois à la mer, il est Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 11 ans. J'ai pensé solliciter pour lui un avancement dans l'Ordre de la Légion d'Honneur pour lequel il a déjà été proposé, si je suis bien informé. »

Il ramène la Pique à Brest en octobre 1869, et l'Amiral Rigault de Genouilly écrit au Préfet Maritime : « J'ai reçu votre dépêche télégraphique du 13 de ce mois m'annonçant l'arrivée de la Pique, à Brest, ainsi que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour me transmettre le rapport de mer du capitaine de cette canonnière.

Pendant sa traversée, M. le lieutenant de vaisseau Pougin de Maisonneuve a eu à lutter contre des difficultés sérieuses (un cyclone) et il les a surmontées avec intelligence. Je vous prie de lui en témoigner ma satisfaction. »

En congé, à Paris, jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1870, il en profite pour aller à Civita Vecchia rejoindre, à Viterbe (Italie), son frère Eugène, Trésorier Payeur des troupes françaises stationnées dans les Etats Pontificaux, et vont ensemble visiter Rome, où ils auront l'occasion d'assister à une audience du Concile qui se tient à ce moment-là. Ce sera la dernière fois qu'il verra son frère, tué à Sedan, le 1<sup>er</sup> septembre suivant.

La guerre de 1870 le surprend à Brest et, devant conduire sa canonnière, à Toulon, par les canaux, elle est affectée, au passage près de Paris, sous le nom de batterie n° 4, à la Division des marins du Corps d'Armée de Saint Denis, commandée par l'Amiral de La Roncière Le Noury.

Il doit d'abord prendre position, face aux Prussiens qui campaient sur les hauteurs de Saint Cloud, tirait sur eux le jour, et se retirait sous le pont la nuit, ce qui faisait dire à mon père que le sien « couchait sous les ponts »

Puis, avec ses marins, il a participé aux combats du Bourget, fin octobre, et ensuite, à celui d'Epinaux sur Seine, le 30 novembre, un des rares combats positifs du Siècle, que, dans son rapport, l'Amiral de La Roncière décrit ainsi :

« La brigade Hanrion, massée derrière des plis de terrain en avant du fort de la Briche, attend l'ordre de l'attaque. Deux compagnies de marins fusiliers sont en tête à gauche. Il est deux heures; à l'ordre convenu, le général Hanrion lance les colonnes d'attaque. Le lieutenant de vaisseau Glon-Villeneuve, à la tête de ses marins, se porte en avant sur le chemin de halage, enlève une barricade et pénètre dans le village. Le 1<sup>er</sup> bataillon des mobiles de la Seine, puis les 2<sup>ème</sup> et 10<sup>ème</sup> bataillons et le 135<sup>ème</sup> Régiment de ligne attaquent le village de front et y pénètrent à leur tour. Le lieutenant de vaisseau Pougin de Maisonneuve conduit une batterie flottante et empêche ainsi d'entrer en action les renforts prussiens qui descendent d'Enghien et de Saint Gratien. Après un violent combat de rues, nos troupes achèvent d'enlever le village et les Prussiens sont repoussés .....»



A la suite de ce combat, mon grand père a été promu, le 8 décembre 1870, Officier de la Légion d'Honneur

Le 6 février 1871, l'Amiral de La Roncière écrit : « M. Pougin de Maisonneuve sert correctement. Il a su tirer un excellent parti de sa batterie flottante qu'il a conduite plusieurs fois sous le feu. J'ai été très satisfait du sang-froid et de la hardiesse qu'il a déployés, c'est un officier d'une réelle valeur.

Je propose M. Pougin de Maisonneuve pour le grade de capitaine de frégate. »

Et, en 1908, la Ville d'Epinay a érigé un monument, « Aux Morts Glorieux du Combat d'Epinay ».

Après un congé de deux mois, il est envoyé à Toulon, pour prendre le commandement du Frelon, puis, envoyé en Extrême Orient, il prend, le 22 septembre 1871, à Saïgon, le commandement de la Couleuvre, une canonnière qui va le conduire en Chine, jusqu'à Pékin, où il est nommé commandant supérieur du Peï Ho. Il y restera jusqu'à fin 1873.

Il semble que cette période à Pékin, ait été, pour mon grand père, assez mondaine, et agréable.

Son frère Victor lui écrit :

Début 1872 :

Le 3 janvier : « Serveille (le tailleur) t'expédie une redingote d'uniforme neuve, deux pantalons et deux gilets idem, plus une redingote d'uniforme d'hiver ancienne et une redingote bourgeoise neuve. Celle que tu réclamaï n'a pu être retrouvée, non plus que le gilet d'uniforme qui allait avec la redingote, je les ai remplacés par du neuf ; ta bourse en souffrira un peu.....

Je vois que tu ne feras guère d'économies, les obligations du monde vont absorber toutes tes ressources : un monsieur qui dîne en ville quatre fois par semaine, qui danse, qui joue la comédie, qui patine et le reste, ce monsieur-là est, ou sera, obligé de recevoir et de faire, par la suite, de grands frais. Aussi Papa veut-il absolument que je t'envoie de l'argent ».....

Puis, le 3 février : « Nous nous sommes occupés immédiatement de tes commissions et, malgré son étonnement de voir un habitant de Pékin demander de la porcelaine à Paris, ta belle sœur s'est transportée chez Hache et Cie et lui a commandé un service à dessert à bande, mais avec filet amarante, le service de table sera à filets minces amarante. Demain, nous recevrons deux modèles de chiffre, l'un impérial, l'autre renaissance : Lucie décidera lequel des deux ira faire les honneurs de notre nom en Chine.

En sortant de chez Hache, on entre naturellement chez Baccarat, puis Christofle ».....

Et encore, le 16 février : « Les cristaux sont prêts, les objets à prendre chez Christofle sont réunis, sauf les pieds qui ne seront terminés que le 25, et on met la dernière main à la porcelaine ; le tout sera emballé ces jours-ci et mis à la petite vitesse de façon à partir par le premier paquebot de mars.

En contrepartie de ces envois, la famille n'a pas manqué de demander de lui faire parvenir des produits exotiques, puisque :

Le 7 juin, Victor lui écrit : « les quatre peaux de martre (de Sibérie ?), sont arrivées en parfait état de conservation et sont magnifiques, à qui les destines tu ? Est-ce pour envelopper ta future nièce ?

Tu sais que je t'ouvre un crédit illimité pour les curiosités, fourrures, objets de toute sorte, que tu auras l'occasion, et que ton budget te permettrait, de conserver. »

Et enfin, le 20 juin 1873 : « J'espère que ma lettre te parviendra avant ton départ pour la France et assez à temps pour que tu puisses faire nos commissions puisque tu as l'extrême obligeance de t'en charger.

Lucie demande, avec force détails, que les vases en émaux cloisonnés soient plus petits que les vases de porcelaine, elle préfère les émaux, bois sculpté, bronzes, aux porcelaines, qu'elle voudrait quelque chose à mettre sur sa table du salon, qui puisse contenir une plante, Madame Couturat voudrait bien quelques bibelots, Victor demande un peu de thé, et des rouleaux de papier représentant des animaux, Léon en voudrait au moins quatre..... etc

Rentré en France, début janvier 1874, il est en congé jusqu'à la fin du mois d'août, et va à Brest ou Toulon, jusqu'à la fin de décembre 1875, tantôt en mer, tantôt à terre.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1876, il est affecté à Bayonne, comme membre de la Commission Mixte de Bayonne, qui s'occupait des questions de frontière entre la France et l'Espagne, et prend, début février, le commandement de la canonnière, l'Oriflamme.

Le Ministre des Affaires Etrangères écrit, le 28 août 1877, à l'Amiral Gicquel des Touches, Ministre de la Marine et des Colonies :

« Votre Département a mis à la disposition de la Délégation française près la commission Mixte des Pyrénées, M. le lieutenant de vaisseau Pougin de la Maisonneuve. Je considère aujourd'hui comme un devoir de rendre témoignage à l'excellent esprit de cet officier qui a bien voulu se charger de la rédaction des procès verbaux de la Commission et qui s'est acquitté de sa tâche avec une intelligence et un dévouement que M. de Pontécoulant et son collègue espagnol, M. Sorela, apprécient dans les termes les plus flatteurs. Les services de M. Pougin de la Maisonneuve ayant un caractère qui les rend accessibles à mon appréciation directe, j'ai pensé qu'il m'appartenait de vous signaler les titres qu'ils lui créent à votre bienveillance et je serais heureux qu'il vous fût possible de lui en tenir compte à l'occasion. Agréez.... »

Et le Ministre de la Marine annote en marge de cette lettre :

« Répondre que, mon appréciation étant conforme à celle du Duc Decazes, cet officier a été nommé capitaine de frégate dans la promotion »

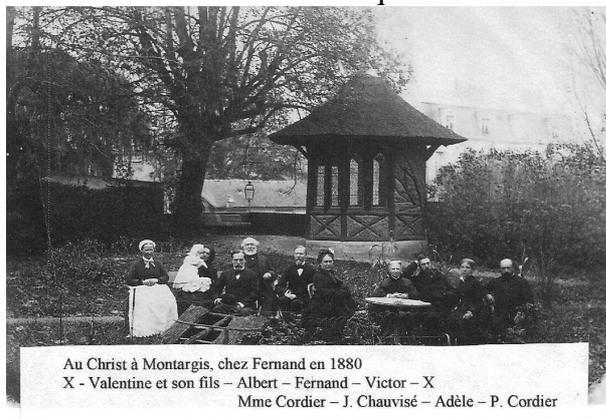
En fait, il n'a pas été promu cette année là, mais seulement le 18 août 1877 à cause, vraisemblablement, du différend comptable qu'il avait eu, pendant son séjour en Chine, avec les services du Ministère de la Marine, à Paris, au sujet de l'interprétation d'un texte juridique.

Ce différend a trainé pendant plus de deux ans, mais, à une époque où le téléphone et les avions n'existaient pas, la distance séparant Pékin de Paris allongeait les délais de correspondance. Il en est résulté, le 28 août 1872, un blâme qui a finalement été annulé, par décision du Ministre de la Marine, en date du 10 février 1873, mais n'avait pas été retiré de son dossier.

En janvier 1878, il est maintenu comme membre de la Commission Internationale des Pyrénées.

Le 10 avril 1878, il est demandé comme aide de camp par l'Amiral de la Roncière Le Noury, mais, en mai, demande l'ordre de se rendre à Bayonne pour se mettre à la disposition du Président de la Commission.

C'est pour les services rendus à ces Commissions, qu'il sera fait, plus tard, Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique.



Il réside ensuite à Paris, d'avril 1878 à avril 1879, et s'y marie, en décembre 1878. Son fils, mon père, naîtra en décembre 1879.

Sachant qu'il serait souvent embarqué, c'est à cette époque que mon grand père a décidé que sa femme et son fils passeraient leurs vacances non loin de sa sœur Pauline, qu'il affectionnait particulièrement. Comme elle avait épousé un breton qui habitait l'hiver à Rennes, et l'été, à Mouillemuse, leur propriété de famille située à Noyal sur Seiche, il a loué, à l'année, dans les communes voisines, à Saint Erblon d'abord, le Tertre Joyeux, à Vern sur Seiche ensuite, le Moulin à Vent, puis le Clos d'Orrière,

qu'après sa mort, mon père, après ma grand-mère, a continué à louer, jusqu'à ce qu'il l'achète en 1920.

Après avoir embarqué, de mai 1879 à juin 1880, sur la Durance, qui l'emmènera en Méditerranée orientale, il servira à Paris, Cherbourg ou Toulon.

Il prend, le 15 septembre 1881, le commandement de l'Eclaireur qui appareille pour Saïgon afin de rejoindre la Division Navale du Pacifique.

En arrivant à Saïgon, lors de sa première nuit à l'hôtel, il a trouvé, dans sa chambre, sur la table de nuit, une bouteille d'eau d'Evian ! Un peu surpris, il a demandé au « boy » de la reprendre car il ne buvait pas la nuit. Mais le boy lui a répondu que ce n'était pas pour boire, mais « pour la toilette demain »

Les seuls renseignements que nous ayons sur cette période de trois ans est la note de l'Amiral Commandant en Chef de cette Division Navale, du 12 juillet 1883 :

« Officier supérieur d'un grand mérite, à l'expérience et la qualité voulue, pour faire un capitaine de vaisseau de grande valeur.

L'Eclaireur a fait un service très actif dans les stations du Pacifique et je souhaite vivement que M. Pougin de La Maisonneuve, son commandant, soit récompensé des services qu'il a rendus.

Campagnes de guerre : Baltique, Crimée, Chine, Mexique, guerre de 1870/1871.....

Compte deux ans de commandement dans son grade.

Je le propose pour l'inscription d'avancement pour le grade de capitaine de vaisseau. »



Revenu à Paris en janvier 1884, il est promu capitaine de vaisseau, en septembre, reste en service à Paris ou Brest jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 1886, où il commande le croiseur d'Estaing, pendant quelques mois, et à Lorient (?) le Formidable, en achèvement.

En juillet 1887, il prend le commandement de La Loire et de la Division Navale de Cochinchine, qu'il conservera pendant deux ans.

Le Contre Amiral de La Taille, Commandant de la Division de l'Extrême-Orient, notera :

Le 15 août 1888 :

« M. le Capitaine de Vaisseau Pougin de La Maisonneuve est très distingué à tous égards. Il commande la Division Navale de la

Cochinchine, d'une manière remarquable et tient un poste difficile et délicat, avec un tact parfait et une fermeté très louable. Vis-à-vis de ses inférieurs, on pourrait lui reprocher un peu trop de raideur. »

Le 1<sup>er</sup> septembre 1889 : « M. Pougin de La Maisonneuve est un officier supérieur très distingué. Il a montré, dans son commandement de la Division de Cochinchine, pendant deux années, les qualités d'un chef entendu et prévoyant. Beaucoup de tact vis-à-vis des autorités civiles et militaires, mais trop de brusquerie, souvent, avec ses inférieurs.

Proposition pour la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur. »

Mon grand père avait, paraît-il, un caractère entier, avec parfois une colère soudaine. Trait assez familial, disait mon père, en ajoutant qu'il valait mieux avoir mauvais caractère que pas de caractère du tout.

C'est comme cela qu'il y a, dans la famille, un service à thé, en argent, qui n'a plus de sucrier. Mon grand père l'a fait passer, un jour, par le hublot de sa cabine, et il doit toujours être au fond de l'Océan Indien,

Rentré à Paris, il est nommé membre du Conseil de l'Amirauté, jusqu'au 12 octobre 1890, où il retourne, en Extrême Orient, prendre le commandement de la Division Navale de l'Océan Indien et celui du croiseur d'Estaing.

Arrivé sur place, il dut à intervenir aux Comores, lorsque, le 2 février 1891, à la mort du Sultan d'Anjouan, une guerre civile éclata entre les divers prétendants à la couronne, et il lui fallut, pour rétablir l'ordre, débarquer, en avril 1891, une colonne expéditionnaire.

Le 30 mai 1891, il recevra la lettre suivante de la Direction du Personnel :

« Monsieur le Commandant, j'ai l'honneur de vous accuser réception de vos rapports 44,49 et 50, des 2,5 et 30 avril, ainsi que du télégramme transmis, le 3 mai, par Zanzibar.

Je me plais à constater les bonnes dispositions que vous avez prises pour le débarquement, à Anjouan, du corps expéditionnaire, l'occupation de Mamoutsou, et la poursuite des rebelles dans l'intérieur et sur la côte.

J'apprécie tout particulièrement l'entrain et le zèle dont le personnel de la colonne a fait preuve pour supporter, sous la pluie, la fatigue de longues marches dans des montagnes abruptes, par des sentiers à peine indiqués, pour atteindre des positions considérées comme inexpugnables, et inaccessibles à des troupes européennes.

Je vous adresse, à ce sujet, le témoignage de ma complète satisfaction, en vous priant d'en reporter l'expression au Lieutenant-Colonel Pirel, commandant le corps de débarquement, ainsi qu'aux officiers, marins et militaires de tous grades qui ont pris part aux opérations contre Anjouan.

Je compte que vous continuerez de poursuivre, avec vigueur, les makous rebelles, partout où leur présence est signalée, et qu'il sera possible d'obtenir la pacification complète, pour que la nécessité d'y maintenir des troupes, cesse à bref délai, même s'il faut faire stationner un bâtiment, tant que sa présence y paraîtra indispensable. »

Signé Barbey

Le 14 février 1892, il est nommé Contre Amiral et doit rentrer en France.

Le 4 mai, le Ministre de la Marine lui écrit :

« Monsieur le Contre Amiral

Au moment où vous effectuez votre retour en France, je tiens à vous faire connaître que j'apprécie particulièrement la manière dont vous avez exercé votre commandement, et la bonne direction que vous avez donnée au service de la Division Navale de l'Océan Indien.

Je vous sais gré du soin que vous avez mis à me tenir au courant des faits d'ordre politique et militaire dont vous avez eu connaissance. J'ajouterai que votre correspondance a toujours présenté un vif intérêt pour le Département de la Marine et pour celui des Affaires Etrangères auquel elle a été, en grande partie, communiquée.

Il m'est agréable, monsieur le Contre Amiral de vous adresser le témoignage de ma complète satisfaction. »

Signé G. Cavaignac.

Et, le 19 mai, il écrit au Ministre :

« Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous informer, qu'ayant été avisé, le 4 mars, par un télégramme officiel de ma promotion au grade de Contre Amiral, j'ai remis, à cette même date, conformément aux dispositions prescrites par le décret du 20 mai 1885, le commandement du d'Estaing à M. le Capitaine de Frégate Dussaud, officier en second de ce croiseur, et j'ai pris le titre et la marque distinctive, indiqués au même décret.

La dépêche du 17 février, qui m'est parvenue la 1<sup>er</sup> avril à Diégo Suarez m'a prescrit de prendre ces mêmes dispositions jusqu'au moment de l'arrivée de mon successeur.

Le Primauguet et le d'Estaing se sont rencontrés à Obock (Somalie) le 28 avril et, le 30, j'avais remis au Commandant Richard, le service et les archives de la Division Navale de l'Océan Indien.

Mais le Ministre m'ayant donné l'ordre, par les dépêches du 29 février, 20 mars et 9 avril, de passer l'inspection générale de l'Etoile et conduire le d'Estaing à Rochefort, j'ai dû conserver jusqu'à ce jour, les fonctions et la marque distinctive de Commandant en Chef à la mer.

Si le Ministre juge, à propos, de faire cesser ces fonctions avant le retour du d'Estaing dans un port de France, les ordres y relatifs pourront me parvenir, par le télégraphe, à Alger où le d'Estaing arrivera vers le 10 courant.

Je suis, avec le plus profond respect, Monsieur le ministre, votre très obéissant serviteur. »

Et le Ministre lui répond :

Vous devez conserver, jusqu'à votre arrivée en France, les fonctions et la marque distinctive de Commandant en Chef à la mer. »

Il arrive à Rochefort le 30 mai, et rentre à Paris.



A l'Amirauté d'Alger en 1893

Début 1893, il est nommé Commandant de la Marine en Algérie et rejoint Alger au début du mois de mai. Sa résidence est l'Amirauté d'Alger, où sa famille vient le rejoindre en septembre.

Mon père s'était lié d'amitié avec Roger Cambon, fils du Gouverneur Général d'Algérie et neveu de Paul Cambon, Ambassadeur de France à Londres, initiateur de l'Entente Cordiale.

Ils avaient le même âge, 13/14 ans, et faisaient les quatre cents coups sur les terrasses de l'Amirauté.

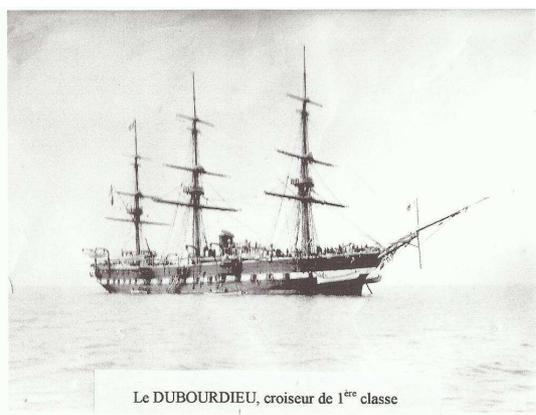
Roger Cambon est resté à Londres, toute sa vie, attaché à l'ambassade de France.

Après la deuxième guerre mondiale, il venait, de temps à autre à Paris, dîner à la maison. C'était un célibataire endurci qui s'était fait éconduire par la demoiselle de ses rêves quand il avait vingt-cinq ans.

Mais, cinquante ans plus tard, alors qu'elle était devenue veuve, il a réitéré sa demande.

Elle a acceptée, il se marièrent, lui pour la première fois, furent très heureux, mais ne vécurent pas très longtemps et... n'eurent pas d'enfants !

En raison de l'alliance franco-russe, mon grand père a été amené à accueillir, en grande pompe, l'Escadre Russe qui croisait en Méditerranée.



Le DUBOURDIEU, croiseur de 1<sup>ère</sup> classe

Courant 1895, il quitte l'Algérie pour revenir en France prendre le Commandement en Chef de la Division Navale de l'Atlantique, et arbore son pavillon, le 24 juin, sur le Dubourdieu, Croiseur de 1<sup>ère</sup> classe.

Le 30 décembre 1895, il est promu Commandeur de la Légion d'Honneur.

Il effectuera, en 1896 et 1897, un long périple, à bord du Dubourdieu, qui le mènera jusqu'à San Francisco, en passant par le détroit de Magellan,

puisque le canal de Panama n'existait pas encore, et que le cap Horn était jugé, par le Ministère de la Marine, trop dangereux pour le matériel.



Je n'ai pas pu avoir le détail de ce voyage parce que le livre de bord du Dubourdieu a brûlé, avec beaucoup d'autres archives, lorsque les Allemands ont quitté Brest, à la fin de la dernière guerre

Je sais seulement le nom de quelques escales, à l'aller ou au retour : Dakar, New York, La Nouvelle Orléans, Rio de Janeiro, Buenos Aires, Santiago du Chili et San Francisco.

Quand j'étais jeune, j'ai vu, dans les papiers de mon père, une photo prise à San Francisco mais j'ai toujours celle prise à La Nouvelle Orléans, à bord du Dubourdieu, en mai 1896.

Cependant, mon père m'avait raconté quelques anecdotes :

A l'appareillage de Dakar pour New York, mon grand père a fait remarquer, au « Pacha » du Dubourdieu que, le vent paraissant favorable, il devrait stopper les machines et hisser les voiles.

Elles étaient à fond de cale depuis une dizaine d'années, et le Pacha s'est demandé si l'Amiral n'était pas devenu fou, mais comme il n'est pas très facile à un commandant de s'opposer au désir exprimé par l'Amiral qui est à bord, il a obtempéré, et, dès le lendemain, tout l'équipage était, paraît-il, enchanté.

On prétendait alors que le Dubourdieu a été, ainsi, le dernier bateau de guerre français à entrer, à New York, toutes voiles dehors.

Au dîner à l'Ambassade de France en Argentine, mon grand père, qui ne parlait pas espagnol, se trouvait à côté de Monseigneur l'Archevêque de Buenos Aires, qui ne parlait ni français, ni anglais, ils ont donc été contraints, pendant tout le repas, de converser...en latin !

Il reçoit, le 7 avril 1897, la lettre suivante du Ministre de la Marine :

« Au moment où vous effectuez votre retour en France, je tiens à vous faire connaître combien j'apprécie la manière dont vous avez exercé votre commandement en chef de la Division Navale de l'Atlantique

Vous avez imprimé une excellente direction aux opérations de cette force navale, ainsi qu'à l'instruction du personnel.

Je vous adresse donc bien volontiers, Monsieur le Contre Amiral, le témoignage de ma satisfaction pour les services que vous avez rendus au Pays dans le cours de ces deux dernières années. »

Signé G. Bernard.

Le 28 août 1897, il rentre, à Cherbourg, son pavillon, du Dubourdieu.

Il est nommé Inspecteur Général de la Marine, le 18 octobre et Membre de la Commission des Invalides le 30 octobre, de la même année.

Le 3 décembre 1897, le Ministre des Affaires Etrangères envoie à Monsieur Lockroy, Ministre de la Marine, la décoration de Grand Officier de l'Ordre de Saint Stanislas de Russie, à remettre à Monsieur le Contre Amiral de La Maisonneuve.



Le 21 août 1900, il deviendra membre du Comité Consultatif de la Marine jusqu'au 22 janvier 1901. Sa solde de réserve sera fixée 11 janvier 1902 et il mourra, toujours Contre Amiral, un peu plus d'un an après, le 9 mai 1903, à l'âge de 64 ans, avec 46 ans de services effectifs, dont 26 à la mer.

Il était très affecté de ne pas avoir reçu cette troisième étoile, qu'il estimait avoir méritée. Mais, en 1900, aller à la messe tous les dimanches, être militaire, et porter un nom comme le sien, c'était amplement suffisant pour être catalogué, clérical, antidreyfusard. Et ceci explique, peut-être, cela.

Albert de La Maisonneuve  
30 Janvier 2013

